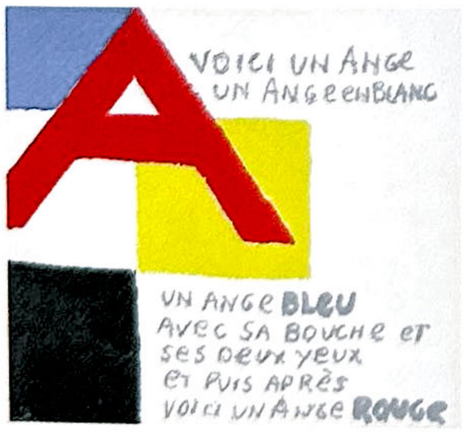
Sous la direction de
Anne-Marie Christin

HISTOIRE DE L'ÉCRITURE

De l'idéogramme au multimédia



Flammarion

ÉCRITURES BOUDDHIQUES D'ASIE DU SUD-EST

Catherine Becchetti-Bizot et François Bizot

Comme l'écriture indienne dont elles sont originaires, les écritures d'Asie du Sud-Est, arrivées dans la région dès les premiers siècles de notre ère, sont fondées sur une analyse phonétique de la langue qui classe les consonnes en cinq *vagga* selon un ordre strict défini par rapport à leurs points d'articulation (fig. 1). Chaque consonne se prononce avec une voyelle inhérente. L'unité de base de l'écriture est donc la syllabe. Les voyelles à proprement parler n'existent pas (à l'exception des initiales) ; il n'y a que des signes-voyelles venant s'appuyer sur un support consonantique. Ceux-ci se placent selon les cas avant, au-dessus, en dessous ou à sa suite, une voyelle pouvant être constituée de plusieurs signes combinés qui s'agencent autour de la consonne-support.

Fig. 1. — *Consonnes du premier* vagga (*gutturales*)
1. Pallava (Sud de l'Inde), 2. Mul (Cambodge), 3. Môn/birman, 4. Tham/yuon (Laos/Lanna), 5. Fak Kham (Thaïlande), 6. Lao (Laos), 7. Siamois (Thaïlande centrale)

Contrairement à l'Inde qui a concentré sur la parole toutes les puissances de la création religieuse et magique, c'est sur la lettre-syllabe que les pays d'Asie du Sud-Est ont projeté ces valeurs mystiques qui en font la manifestation d'une réalité suprême. Ils ont en cela hérité de l'idéologie védique, particulièrement développée par les philosophies tantriques, qui faisait du phonème une représentation de la divinité, en même temps qu'un principe cosmique, et ils l'ont transposée dans l'écriture. Sans aller jusqu'à développer une tradition de calligraphie bouddhiste comme le firent la Chine et le Japon, qui utilisèrent l'écriture indienne « Siddham » dans un esprit proche du traitement des idéogrammes, les Indochinois ont placé les lettres au centre de manipulations rituelles et symboliques les faisant apparaître comme les facteurs primordiaux de toute création [1]. Les mythes donnent comme origine du monde des nœuds de consonnes : c'est de la concentration sur les lettres que naissent tous les phénomènes. La visualisation des syllabes permet aussi de manifester en soi la présence latente du Bouddha.

Fig. 2. — *Lettres du* mantra *primordial NA MO BU DDHA YA disposées selon l'image du fœtus croissant dans la matrice (manuscrits khmers)*

Base incontournable de l'éducation du jeune moine, l'apprentissage de l'alphabet avec ses multiples combinaisons entre consonnes et voyelles reflète cette conscience que l'écriture est la manifestation la plus précieuse de l'Enseignement. Traditionnellement, la liste des lettres est

2. Scribe perpétuant la tradition indienne de la gravure des manuscrits sur ôles *(Corypha Lecomtei)*, entouré des instruments traditionnels de l'écriture (Muang Sing, Nord-Laos).

apprise comme une litanie, que l'élève copie en la faisant précéder de la formule de salutation : *namo Buddhaya siddham*, « Hommage au Bouddha, Perfection » (fig. 2), qui rappelle l'alphabet « Siddham » des Chinois. En Asie du Sud-Est, ce type d'écriture s'est d'abord répandu dans la population pour noter le pali, langue liturgique des communautés du Theravada qui était considérée comme la langue même dans laquelle avait prêché le Bouddha. En dehors des lettrés cependant, la plupart des adeptes du Petit Véhicule ne la connaissaient pas ou très peu, et durent assimiler presque mécaniquement les mantra et formules rituelles comme des suites de syllabes sacrées, intangibles dans leurs formes. C'est donc la nécessité de restituer la prononciation correcte du pali qui fit de la lettre un lien concret et valide avec la tradition.

Ce n'est qu'aux environs des Ve-VIe siècles, alors qu'elles commençaient à se constituer en États organisés, que les populations autochtones, comme les Môns et les Khmers, ressentirent la nécessité de modifier l'écriture indienne pour l'adapter à la phonétique de leurs langues. À la faveur du bouddhisme, elles se mirent à développer toute une littérature de vulgarisation pour l'instruction des communautés villageoises, et de commentaires en langues vernaculaires, renvoyant certes constamment au Canon pali par des systèmes de références et de citations, mais y mêlant en abondance des conceptions et des récits légendaires issus de la mythologie locale, qui s'était transmise depuis des siècles oralement. Alors que les premières écritures de type indien importées dans la région par les brahmânes n'avaient pas dû connaître une grande diffusion en dehors

des élites concernées (les hymnes et les prières ne s'adressant qu'aux dieux, et les stèles à la postérité), on peut penser qu'à cette époque l'usage de l'alphabet se popularisa et que la tradition des copistes prit son essor.

Depuis des siècles en Asie du Sud-Est, des copistes instruits dans l'enceinte des monastères gravent sur feuilles de latanier, selon des règles strictes, les manuscrits reproduisant fidèlement la copie précédente qui leur sert de modèle (ill. 2). Ils peuvent parfois ne pas en comprendre le sens, s'attachant dans leur labeur à la lettre même, mais ils ont conscience d'exécuter l'acte pieux par excellence : la gravure d'un texte du Canon bouddhique. En opérant ce rituel, non seulement, comme le disent presque toujours les colophons, ils « perpétuent la religion » (selon une lignée ininterrompue qui en garantit la validité), mais ils donnent corps au Dhamma (l'« Enseignement ») dont chaque lettre est conçue comme une manifestation du Bouddha — (« chaque syllabe est comme une image du Bouddha, c'est pourquoi l'homme de savoir doit copier le Tripitaka », Vat Lay Hin, Lampang).

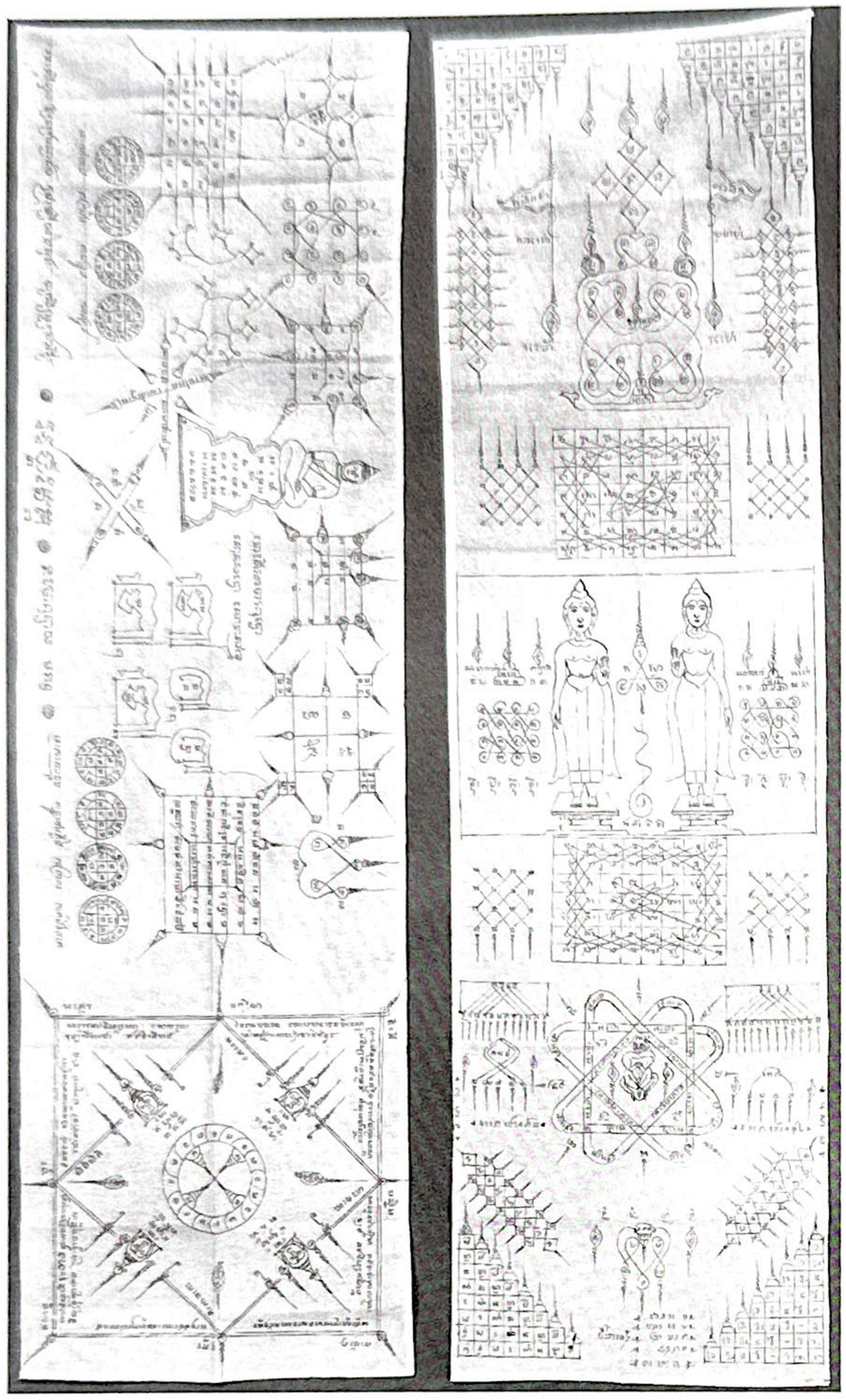
Les textes de doctrine sont considérés comme des reliques. En tant que tels, ils sont vénérés au même titre que les « images » sacrées, c'est-à-dire que toutes les statues, les stupa et autres représentations du Bienheureux. D'où une série d'analogies entre les composants du manuscrit et le corps du méditant, calqué sur l'image archétypale du fœtus en gestation dans la matrice (le fidèle crée en lui sur la base des éléments littéraux de la Doctrine un nouveau corps, pur, un corps de Bouddha). Les différentes parties du manuscrit (caractères, feuillets, cordelettes, étoffes) sont comparées aux organes du fœtus (constituants primordiaux, membres, cordon ombilical, enveloppes).

C'est pourquoi le mérite suprême pour le bouddhiste consiste à faire au monastère « l'offrande d'un *dhamma* », c'est-à-dire d'un manuscrit qui représente à lui seul toute la doctrine bouddhique. Cette offrande consiste en général dans la copie d'un texte (soit la commande d'une copie auprès d'un spécialiste) [ill. 2], ou la lecture d'un texte lors d'une cérémonie ou d'une fête (ill. 1).

Si l'on observe les textes anciens, antérieurs aux réformes modernes de l'écriture, on constate que la tendance qui a prévalu chez les copistes fut la concentration des signes en unités graphiques combinatoires, (la consonne finale d'un monosyllabe, ou la deuxième syllabe d'un mot, venant par exemple se greffer sous ou sur la consonne initiale) ; d'où des ambiguïtés de lecture, obligeant le lecteur occidental, habitué à la linéarité des écritures alphabétiques, à une constante gymnastique visuelle ; il n'est donc pas tout à fait exact de dire que la lecture s'exécute de gauche à droite, comme l'ont trop rapidement affirmé ceux qui ont décrit ces écritures. D'une lettre émerge toujours une syllabe, qui elle-même peut faire surgir un mot. De plus, par la vertu symbolique des syllabes, d'une lettre peut naître toute une phrase, et d'un *mantra* tout un poème (*cf. Ratanamala*). Cette efflorescence de l'élément syllabique est latente dans toutes les écritures religieuses de la région. Celles du nord de la Péninsule (Laos : écriture tham ; Birmanie : thaï khün ; Chine : thaï lü ; Lanna : yuon) ont particulièrement développé cette tendance combinatoire, par la création d'abréviations et de signes stylisés, qui ne s'expliquent pas simplement par l'enchaînement de lettres ligaturées (du fait de la cursivité de l'écriture) mais par un réel souci de mise en espace de la lettre qui lui permet de s'imposer comme totalité graphique indépendante.

3. Manuscrit sur feuille de latanier. Les lettres sont habituellement gravées sur cinq lignes, avec un stylet à pointe métallique, et enduites de noir de fumée. Les liasses sont rabotées, percées de deux ou trois trous, et réunies par une cordelette qui passe dans celui de gauche ou du milieu, pour former un volume d'un nombre variable de feuillets.

Le découpage des formules pali en unités graphiques simplifiées, comme la tendance à l'isolement et à la condensation des syllabes, a conduit à de multiples manipulations, où la lettre entre en composition dans des tableaux et des combinaisons chiffrées qui confèrent invulnérabilité et pouvoirs surnaturels. Ces mêmes compositions ont été utilisées dans les diagrammes de protection, ou *yantra* (ill. 4), qui combinent lettres et figures, et dont l'objectif n'est pas la lecture mais l'efficacité magique, basée sur le caractère sacré de la lettre [2]. Les diagrammes peuvent être tracés sur des chemises, des foulards, gravés sur des plaques métalliques servant d'amulettes, ou tatoués sur la peau. Ils ont connu une grande fortune dans toute l'Asie du Sud-Est. Alors qu'en Chine, tout l'art de la lettre a porté sur sa calligraphie, dans la péninsule indochinoise, il semble qu'il se soit plutôt exprimé dans l'ingéniosité des combinaisons et l'arrangement des compositions [3].



4. Écharpes de protection couvertes de yantra (Pagode Nord d'Angkor Vat, Cambodge) Au centre, les deux statues de Bouddha, supports des génies protecteurs Neang Chek-Neang Cham, sont le pivot autour duquel s'organisent diagrammes et entrelacs chiffrés, composés pour la plupart des lettres des noms du Bienheureux.

Ce qui ressort particulièrement de ces photographies, c'est que sur la base d'une conception de l'écriture qui en faisait un instrument savant réservé aux érudits grammairiens ou aux religieux, calque parfait de la langue canonique, le pragmatisme des peuples indochinois et leur passé culturel propre les ont amené à développer des pratiques mystiques n'impliquant pas tant la connaissance de la langue sacrée que la reconnaissance d'éléments littéraux combinatoires, sur lesquels ils ont appuyé leurs rituels, leurs prières, leurs exercices de méditation, et leurs opérations de guérison et de magie.

Notes

1. *Cf.* Becchetti et Bizot, 1998.
2. *Cf.* Becchetti, 1991.
3. *Cf.* Becchetti et Bizot, 1998.

Bibliographie

Becchetti, C., *Le Mystère dans les lettres*, Bangkok, Édition des Cahiers de France, 1991.

Becchetti, C., « Une ancienne tradition de manuscrits au Cambodge », *in Recherches nouvelles sur le Cambodge*, publiées sous la direction de F. Bizot, Études thématiques, n° 1, École française d'Extrême-Orient, Paris 1994.

Becchetti, C., « Une écriture codée des noms du Bouddha » (en collaboration avec F. Bizot), *in L'Écriture du nom propre*, Actes du colloque, L'Harmattan, 1998.

Bizot, F., *Les Traditions de la pabbajjœ en Asie du Sud-Est*, Recherches sur le bouddhisme khmer, IV, Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Göttingen, Philologisch-Historische Klasse, Folge 3, Nr. 169, Göttingen 1988.

Bizot, F., *Ratanamala. La Guirlande de joyaux*, « Textes bouddhiques du Cambodge », n° 2, Publication du Fonds pour l'édition des manuscrits, École française d'Extrême-Orient, Paris-Chiang Mai-Phnom Penh, 1993.

Bühler, J.G., « Indian Paleaography », *in* J.F. Fleet, *The Indian Antiquary*, vol. 33, 1904 [prev. publ. in germ. Strassburg, 1896]

Chhabra, B.Ch., *Expansion of Indo-aryan culture during Pallava rule (as evidenced by inscriptions)*, Behli, 1965.

Cœdès, G., *History of the Thai Writing*, Bangkok, 1924 (en thaï).

Damais, L.C., « Les Écritures d'origine indienne en Indonésie et dans le Sud-Est asiatique continental », *BSEI*, vol. XXX, 4, 1955, p. 365-382.

Ferlus, M., « Les circonstances de l'introduction de l'alphabet tham lanna », Premier symposium franco-thai sur l'Histoire ancienne de la Thailande des origines au XV^e siècle, 18-20 juillet 1988, Bangkok, Université de Silpakorn.

Ferlus, M., « Langues et écritures en Asie du Sud-Est (les écritures d'origine indienne et leur adaptation aux langues de l'Asie du Sud-Est continentale : les consonnes) », The 21st International Conference on Sino-Tibetan Languages and Linguistics, University of Lund, Suède, 7-9 october 1988.

Février, J., *Histoire de l'écriture*, Paris, 1995, p. 334-375.

Filliozat, J., *L'Inde classique*, Paris, 1953, p. 665-702.

Finot, L., « Recherches sur la littérature laotienne », *BEFEO*, vol. XVIII, 5, 1917.

Gagneux, P.M., « Sur un mode particulier d'acquisition de mérites dans le Laos ancien : l'inscription des images du Bouddha (données épigraphiques) », *ASEMI*, vol. VIII, 1, 1977, p. 93-102.

Gagneux, P. M., « Les écritures lao et leurs évolutions du XV^e au XIX^e siècles », *ASEMI*, vol. XIV, 1-2, 1983, p. 75-86.

Jacques, C., *Angkor*, Paris, 1990.

Kong Kéo Viraprachaks, *Sept cents ans d'écriture thaïe, Textes réunis par*, Université de Silpakorn, Bangkok 1988, 80 pages.

Lafont, P.B., « Les écritures 'tay du Laos », *BEFEO*, vol. L, 2, 1967, p. 367-393.

Lafont, P.B., « Les écritures pâli du Laos », *BEFEO*, vol. l, 2, 1961, p. 394-405.

Singaravelu, S., « Note on the possible relationship of King Rama Khamhaeng's Sukhodhaya script of Thaïland to Grantha script of South India », *JSS*, vol. LVII, 1, 1969.

Stevens, J., *Sacred Calligraphy of the East*, nlle éd., Boston & Shaftesbury 1988.

Vimolkasem, K., *L'Écriture « fak kham » dans les inscriptions du Nord*, Université de Silpakorn, Bangkok, 1983 (en thaï).

Vimolkasem, K., *L'Expansion de l'écriture Fakkham*, Mémoire de DEA, EPHE, 1992.

5. Manuscrit khmer sur papier, dit « *kramn* » (écorce de *Streblus asper*), plié en accordéon. Ce type de support, moins formel que les feuilles de latanier, a souvent servi de carnets de notes aux spécialistes du culte (*acary*) qui y consignaient des extraits de la liturgie, des indications sur les cérémonies, des schémas pour les pratiques initiatiques (rites, méditations, etc.) ou magique (divination, médecine, etc.). La double page de ce manuscrit laisse apparaître deux logiques de l'écriture qui cohabitent dans un espace préalablement délimité pour un texte linéaire, mais que l'usage transgresse pour y faire entrer des combinaisons ésotériques. Le diagramme, composé de lettres et de figures enchâssées dans une grille, chevauche les deux feuillets.

Dans le texte apparaissent deux styles d'écriture : l'écriture ronde (*mul*) pour noter le pali, et l'écriture cursive (*jrien*) pour la glose.